

contre lesquelles l'Eglise est obligée de réagir par l'interdiction de ces traitements à grand spectacle.

Grignon de Montfort a compris que le remède était pire que le mal et qu'il aggravait l'infection. Le juge se trompe qui croit redresser par la terreur. L'apôtre agit autrement. Le mal est dans l'intention, c'est là qu'il faut aller le guérir et, mieux encore, le prévenir, en employant la persuasion et la douceur.

Sorciers et délateurs, les uns avides, les autres jaloux, sacrifient leur âme aux biens de la terre et ils croient l'enfer plus fort que le ciel. Ils pèchent par la concupiscence et par le manque de confiance en Dieu. Grignon leur rappelle que le diable ne se rend pas maître des âmes sans leur consentement et leur abandon. C'est leur impureté qui l'appelle et qui lui donne prise. Le Christ a tout pouvoir de lier l'ennemi : Il marche sur les serpents et les scorpions et sur toutes les puissances des ténèbres. Allez à lui comme des enfants égarés. Veillez et priez ; invoquez la protection du Très-Haut, et nul désormais ne pourra vous nuire.

VII

LES MISSIONS : LES MOYENS

La mission, c'est tout un système éducatif très complet, destiné à éveiller ou plutôt à ranimer, dans des consciences assoupies, la religion et la morale évangéliques, à établir fermement le culte chrétien et la pratique des sacrements.

Il n'est nullement question d'offrir au peuple une religion à son usage. Il n'y a qu'une vérité catholique, mais selon la condition des auditeurs, elle se présente avec des expressions différentes, elle s'adapte à leur mentalité pour leur devenir assimilable. Le procédé d'éducation qui convient à l'égard des simples n'est pas du tout, comme certains le disent, celui de la séduction adroite : la supercherie est toujours indigne, fût-elle commise dans une intention pieuse, et le piège du trompeur ne capte que des apparences. Il n'est pas vrai non plus que les bonnes gens se contentent de la lettre : le langage précis ne creuse pas assez profond ; la formule abstraite, réduite à ses seuls moyens, risque d'échapper aux intelligences droites mais sans culture ; l'orateur trop savant parle pour lui seul, et les applaudissements qu'il recueille ne vont pas à la vérité, qu'il trahit au profit de sa propre gloire. « Il s'en faut bien, dit au sujet du P. de Montfort l'un de ses premiers biographes, qu'en parlant des choses de Dieu, il affecte de le faire en termes relevés et d'une manière obscure et inintelligible au plus grand nombre. Ses sentiments sans doute étaient sublimes, son esprit planait dans le ciel ; mais comme il était pénétré de Jésus-Christ il parlait simplement le langage de son Maître (1). »

Certes, comme le Maître, il faudra bien en arriver au

(1) Clorivière.

précepte, à ces murs rigides du catéchisme, solidement construits dans la mémoire, qui canalisent l'esprit et l'empêchent de divaguer. Mais le dogme et la formule ne peuvent être jamais que des expressions imparfaites et provisoires, parce qu'ils ne recouvrent pas en entier le champ du mystère. La foi n'est pas une consigne apprise, l'acquiescement à un commandement venu du dehors, mais une intuition profonde, une lumière intime qui s'allume au contact de la flamme. Surtout chez les âmes primitives, la démonstration, la logique, sont d'un moindre prix que des moyens plus concrets et plus voisins de la poésie, qui suggèrent l'invisible et qui entraînent l'adhésion par sympathie, comme un son réveille un écho.

La première qualité du missionnaire, c'est donc d'être un porteur d'enthousiasme. S'il est vraiment serviteur de l'Amour, l'Amour agira à son insu, et la Sagesse qui vit en lui et qui a « la connaissance de ce qu'on dit », communiquera la science de le bien dire (1). C'est elle qui a ouvert la bouche des muets et a rendu éloquentes les langues des enfants (2). Ses paroles, dit le Bienheureux, ne sont pas des paroles communes, naturelles et humaines, ce sont des paroles divines, fortes, touchantes, pénétrantes, qui parlent du cœur de celui par qui Elle parle et qui vont jusqu'au cœur de celui qui instruit. » Quand un prédicateur a véritablement reçu ce don, à peine si ses auditeurs peuvent résister à sa parole (3). C'est à Grignon lui-même que l'on pense en lisant ces lignes.

Un saint n'a, à la rigueur, qu'à vivre à sa manière de saint pour édifier. Il est lui-même la parole vivante, l'éloquence de la grâce qui se moque des ruses de l'éloquence. Grignon apparaît dans son vêtement trempé de sueur ou de pluie, ou couvert de poussière par la longue route, il ouvre les bras et déjà commence autour de lui le miracle de la charité.

Pour les pauvres qui le regardent, c'est un frère plus pauvre qu'eux et pourtant rayonnant dans sa misère et enveloppé de gloire, qui n'a ni argent ni protecteur, qui ne demande rien pour lui que des aumônes chétives, qui dort dans les étables ou sous le porche d'une église, la tête appuyée sur une pierre, qui se nourrit d'un peu de pain noir ou d'une pomme acide,

(1) *L'Amour de la Sagesse éternelle*, § 95.

(2) *Livre de la Sagesse* X, 1.

(3) *L'Amour de la Sagesse éternelle*, § 97.

et qui, malgré les privations et les mortifications qu'il s'impose, est toujours dispos pour le service du prochain.

Je cours parmi le monde
Comme un enfant perdu,
Ne voulant quoiqu'on gronde,
Ni bien ni revenu.
En n'ayant rien
Je possède tout bien.

Je vis fort à mon aise
Comme un petit oiseau,
Et moins l'argent me pèse
Et plus je vole haut. (1).

Levé bien avant l'aube, il a fait à pied, tête nue, les lieues qui séparent son ermitage de la paroisse lointaine. Il porte un crucifix au bout d'un bâton et ce rosaire qui l'a fait appeler par les bonnes gens « le père au grand chapelet ». Quelques compagnons le suivent : le fidèle frère Mathurin auquel s'est joint le frère Jean, quelquefois des prêtres d'un dévouement plus instable, comme M. Olivier ou M. des Bastières, de pieux laïques qui aideront à l'organisation des cérémonies et à l'instruction des enfants, un mulet enfin, chargé des bannières pour les processions et des outils du peintre et du terrassier.

Dès l'arrivée, il commence à soulever l'écrasant labeur, à remuer d'un bras puissant la pâte énorme dans laquelle va fermenter le levain céleste. Pendant les six semaines que dure chaque mission, il fait tous les jours deux ou trois sermons et une conférence d'une heure, auxquels s'ajoutent les offices, le catéchisme, les entretiens particuliers et les séances au confessionnal qui se prolongent fort avant dans la nuit.

Le livre unique qu'il récite et qu'il commente sans lassitude, c'est l'Évangile, dont la pureté touche infailliblement le cœur des humbles. Il parle d'inspiration, sans ménagements, et « sans politesse », sur la place, dans le cimetière, et parfois juché sur un arbre pour embrasser du regard la multitude. Il rapporte les récits et les paraboles, merveilleux comme des contes de veillées et pourtant vrais et palpitants encore de l'émotion des témoins : les douces histoires de la Crèche et des Rois Mages, la prédication dans la Judée, les disciples et la Madeleine, l'entrée à Jérusalem et les noces de Cana, l'Enfant prodigue, la Femme adultère et le bon Samaritain. Il évoque le drame effroyable du Calvaire, le Bon Jésus entre deux larrons, et la Vierge au pied de la

(1) Cantique 138 (Le Bon Missionnaire).

Croix. Il trouve alors des accents si déchirants que la foule bouleversée par le remords tombe à genoux et crie : « Miséricorde ! » Les sanglots couvrent sa voix, il soupire : « Ne pleurez pas, mes enfants, ne pleurez pas. Je ne pourrai plus continuer... »

Le prestige de cette éloquence incendiaire n'est qu'un des ressorts de la pédagogie montfortaine qui frappe aussi l'imagination et met en branle l'activité physique afin de fixer des souvenirs et d'enraciner des habitudes. D'aucuns trouvent ces procédés trop grossiers. Une vive campagne est conduite au xvii^e siècle par les Jansénistes (1), et par Bossuet (2) contre le pharisaïsme des « dévots indiscrets » qui placent leur confiance dans des cérémonies paresseuses et se croient sauvés quand ils ont marmotté quelques prières ou attaché à leur cou quelques images. Grignon de Montfort n'est pas si naïf que de ne point reconnaître les abus superstitieux de ceux qui « n'aiment que le sensible » et qu'il appelle « les dévots extérieurs (3). » Mais il condamne en même temps et avec justice l'excès contraire. Aux « mondains » et aux « critiques » « qui mettent le nez » dans ses affaires, il répond avec assurance : « Quoique l'essentiel de la dévotion consiste dans l'intérieur, elle ne laisse pas d'avoir plusieurs pratiques extérieures qu'il ne faut pas négliger ; soit parce que les pratiques extérieures bien faites aident les intérieures ; soit parce qu'elles font ressouvenir l'homme, qui se conduit toujours par les sens, de ce qu'il a fait ou doit faire ; soit parce qu'elles sont propres à édifier le prochain qui les voit (4). »

Un Boudon, un Nicole (5), un Fénelon, ne sont pas d'un autre avis. Et voici, sur ce courant populaire issu de haut, d'un saint Bernard par exemple, la pertinente défense d'Henri Brémond (6) qui est en même temps un éloge de notre héros. Parlant des détracteurs de cette dévotion médiévale et de leur « sévérité un peu niaise », il écrit :

« Ce sont des puristes, autant dire des primaires... Dans un autre ordre d'idées, ils trouveraient scandaleux le goût que professait Malherbe pour le parler du Pont-Neuf. Si la

(1) Cf. Pascal, IX^e Provinciale.

(2) Sermon de 1669.

(3) *Traité de la Vraie Dévotion*, p. 69.

(4) *Id.* p. 177.

(5) Notes à la IX^e Provinciale, p. 190 et *Institutions théologiques et morales*, p. 261, citées par H. Brémond.

(6) *Histoire littéraire du Sentiment religieux en France* (IX, 171-172).

langue populaire est riche de poésie, la dévotion populaire l'est également d'une religion qui nous paraîtrait toute pure, voire sublime, si elle savait s'exprimer. Les aigres censeurs qui passent tous les mots et tous les gestes au crible d'une théologie exacte, risquent d'envoyer pêle-mêle au feu le bon grain avec l'ivraie. Mais non pas les vrais maîtres spirituels, infiniment respectueux de ce qui leur échappe fatalement dans l'intimité des âmes, moins soucieux de trancher une végétation surabondante que de greffer sur elle, pour ainsi dire, la vie plus pure, la mystique plus haute, le théocentrisme plus rigoureux que ces folles branches appellent souvent, même quand elles semblent s'y refuser. C'est là précisément ce qu'a réalisé avec une aisance merveilleuse et dès avant la fin du xvii^e siècle le maître par excellence de la dévotion mariale, le bienheureux Grignon de Montfort, qui est tout ensemble le dernier des grands bérulliens et un insigne missionnaire. Dans son *Traité de la Vraie Dévotion à la Sainte Vierge*, la dévotion des élites et la dévotion des foules se rencontrent, elles se fondent l'une dans l'autre, précieux chef-d'œuvre duquel on ne saurait dire s'il est plus bérullien que populaire ou inversement. »

L'homme n'étant pas un pur esprit, il est tout à fait vain de rêver pour lui d'une nourriture angélique. Tant qu'il n'a pas franchi les bornes de sa condition mortelle, il faut bien se résigner à le voir participer de la terre. Presque toujours il doit partir du sol, mais de là il peut s'élancer vers les nues et percevoir l'invisible à travers les transparences du symbole. La matière, quand on sait l'entendre, célèbre elle aussi la gloire de Dieu, depuis la forêt jusqu'à la cathédrale, depuis l'alouette jusqu'au cantique, et la vérité sait se faire image pour parler au cœur des enfants. Ainsi Grignon de Montfort, qui méprise quand il s'adresse au peuple les dissertations trop savantes, se sert-il abondamment des représentations sensibles : le tableau, le drame, le chant, la cérémonie liturgique en même temps qu'il apprend au corps les gestes sacrés qui l'associent à la vie divine.

**

Chaque mission du Père de Montfort comprend d'abord une série d'exercices s'adressant successivement à trois catégories de fidèles : les femmes, les hommes, les enfants, et closes chacune par une confession générale et une procession. Une quatrième procession a lieu le jour du service des morts. Puis vient la grande procession générale. La sixième, suivie pieds nus par toute la paroisse, se termine par le plantement

d'une croix, à l'ordinaire, et parfois par l'inauguration d'un calvaire monumental, comme celui de Pontchâteau dont nous reparlerons tout à l'heure. Voici, à titre d'exemple, la description du calvaire de Sallertaine, d'après le Père de Clorivière ; elle permet de juger la munificence des habitants.

« Sur le sommet, M. de Montfort tira un cercle de dix ou douze toises de circonférence. Au bas, dans l'enceinte du cercle, était une chambre ronde, qu'on avait nommée le Sépulcre, où l'on devait placer les différentes statues des saints qui assistèrent à la sépulture du Sauveur. Au-dessus, on avait construit une chapelle voûtée, qui pouvait contenir environ trente personnes. Dans cette chapelle était un autel, et sur l'autel, une statue de l'archange saint Michel. Au bout, on avait pratiqué une lanterne, faite de pierres de taille, et bien vitrée, dans laquelle on mettait une lampe ou un flambeau. Ce fut au-dessus de cette chapelle, mais un peu derrière, qu'on plaça la croix de la mission, sur laquelle il y avait un Christ très bien sculpté. Les trois branches de la croix soutenaient un rosaire et à côté étaient les croix du bon et du mauvais larrons. Il y avait autour un petit espace pour se promener. Il était carrelé et un peu en pente pour faciliter l'écoulement de l'eau. On l'entoura d'une balustrade. Tout ce petit ouvrage représentait comme la figure d'un globe. Le missionnaire fit faire au bas un petit mur à hauteur d'appui qui renfermait une lisière de terre pour y cultiver des fleurs, et depuis le bas jusqu'à la chapelle, il fit construire un escalier tournant où trois personnes pouvaient monter de front. »

La septième et dernière procession comporte une distribution de petites images de la Sainte Vierge, de croix de saint Michel pour les soldats, de petites croix de papier et d'étoffe portant les noms de Jésus et de Marie, insignes fidèlement conservés et qu'on voyait encore, il y a peu d'années, dans presque toutes les maisons vendéennes.

Voici quel était l'ordre des processions générales.

Après une exhortation prononcée en chaire par Grignon de Montfort, le défilé sortait de l'église, croix et bannière en tête. Venaient d'abord les enfants du catéchisme, les filles, puis les garçons, et derrière eux tous les autres enfants des paroisses ; ensuite les femmes et les hommes veufs, puis le clergé. A cet endroit apparaissait la statue de la Sainte Vierge sur un brancard richement paré que portaient des jeunes filles en blanc, ayant fait vœu de chasteté pour une année. Un diacre suivait, tenant en ses mains le Saint Evangile et flanqué de deux porteurs de flambeaux. Ensuite venait la troupe des hommes, chaque état, confrérie et

paroisse avec son étendard. Un grand nombre de pénitents marchaient entre les rangs, vêtus d'une espèce d'aube par dessus leurs habits et le visage recouvert d'un voile clair. Les uns avaient la corde au cou, d'autres les mains liées, d'autres étaient ceinturés d'une chaîne ou tiraient de gros morceaux de fer attachés à leurs pieds, d'autres se flagellaient rudement avec des cordes à nœuds.

La file des processionnaires, marchant quatre par quatre à trois pas de distance, s'allongeait souvent sur un quart de lieue. Des coureurs allaient et venaient, réglant la marche de la colonne, comme des chiens de bergers, et des assesseurs dirigeaient dans chaque groupe le chant des cantiques et la psalmodie du chapelet. Le lent serpent évoluait avec lenteur dans les rues du village tendues de draps blancs. Les attelages se rangeaient pour laisser passage et sur le seuil des portes où l'on avait sorti les pots de réséda et les caisses de lauriers-roses, les vieux et les infirmes ôtaient leur chapeau et faisaient le signe de la croix.

Quand on arrivait au reposoir, le diacre chantait l'Evangile du jour et le clergé entonnait une des hymnes du Saint-Sacrement ; l'officiant disait l'oraison, et M. Grignon parlait à la foule.

Alors, la procession reprenait sa marche et se retrouvait devant la grande porte de l'église où elle s'arrêtait. Le diacre s'asseyait dans un fauteuil, l'Evangile ouvert sur ses genoux et tous les fidèles, avant d'entrer, s'agenouillaient, posaient les lèvres sur le Saint Livre et disaient : « Je crois fermement à toutes les vérités du Saint Evangile de Jésus-Christ. »

Ils entraient ensuite et s'approchaient des fonts baptismaux dont ils baisaient la pierre. Un prêtre leur faisait prononcer le Renouveau des Vœux du Baptême en cette forme : « Je renouvelle de tout mon cœur les vœux de mon baptême et renonce pour jamais au démon, au monde et à moi-même. »

A l'autel où se déroulait une dernière cérémonie, Grignon de Montfort leur présentait la statue de la Sainte Vierge qu'il portait toujours avec lui, ils la baisaient et prononçaient ces paroles : « Je me donne tout entier à Jésus-Christ par les mains de Marie, pour porter ma croix à sa suite tous les jours de ma vie. » Les prêtres faisaient à leur tour la même chose et tous allaient aux fonts et entonnaient le grand Credo. M. Grignon montait en chaire pour faire un dernier sermon, au cours duquel il répondait aux questions du diacre présentant les doutes et les objections du commun sur des points de doctrine ; il recevait à genoux l'Evangile des mains du diacre, il bénissait les rosaires, les chapelets, les croix et les

images. On donnait enfin la bénédiction du Saint Sacrement.

Outre cet acte de consécration à la Sainte Vierge, à titre « d'esclave d'amour », dont nous aurons à reparler par la suite, les fidèles étaient souvent conviés à signer d'autres engagements solennels, comme celui de « fuir comme la peste les cabarets, les jeux publics, la danse, les comédies et autres spectacles, ainsi que la vanité et le luxe dans les habits, et en général tout ce qui peut être occasion de péché ». Ils gardaient aussi l'habitude de réciter en commun le saint rosaire. Mais cet exercice auquel le Bienheureux a consacré tout un livre charmant de fraîcheur, dans un style allégorique qui rappelle parfois le *Roman de la Rose* (1), revêt à ses yeux une telle importance que nous lui devons ici une mention particulière.

**

Tout en convenant que la vraie piété a son siège au fond du cœur, Grignon de Montfort ne laisse pas, nous le savons, de recommander à ses fidèles un certain nombre de pratiques extérieures dont il loue les heureux effets : aumônes, jeûnes et mortifications d'esprit et de corps, genuflexions et révérences, ornementation des autels, chant des cantiques, ports de « livrées » qui sont les marques de l'esclavage amoureux : le chapelet, le scapulaire et les chaînettes de fer bénites « que la mort même ne pourra détruire et qui, à la résurrection des corps, lieront encore nos os et seront changées en chaînes de lumière ».

Mais il insiste surtout dans ses missions sur la récitation du Rosaire, qu'il a largement contribué à remettre en honneur, ou au moins sur celle de la Petite Couronne — trois *Pater* et douze *Ave* — en l'honneur des douze privilèges et grandeurs de la Sainte Vierge qui représentaient, dans l'Apocalypse de saint Jean, les douze étoiles qui couronnent la Femme revêtue de soleil et qui tient la lune sous ses pieds (2).

Qu'est-ce que le Saint Rosaire ? C'est un usage fort ancien, inspiré, selon la tradition, par la Vierge elle-même à saint Dominique pour convertir les Albigeois en 1214 et renouvelé au xv^e siècle après un temps d'oubli relatif, par un dominicain de Dinan, le bienheureux Alain de la Roche. Il renferme deux choses : l'oraison mentale et l'oraison vocale. L'oraison vocale consiste à dire quinze dizaines d'*Ave Maria*

(1) *Le Secret admirable du Très Saint Rosaire, pour se convertir et se sauver* (publié pour la première fois en 1911).

(2) *Apocalypse*, XII, 1.

précédées par un *Pater* ; mais ce ne serait là « qu'un corps sans âme », une matière à laquelle manque la forme, si elle n'était soutenue par l'oraison mentale qui consiste à méditer les quinze vertus principales de Jésus et Marie dans les quinze mystères du Rosaire (1).

Nul ne peut être sauvé s'il n'est éclairé de la science et connaissance de Jésus-Christ. Le Rosaire vous la donne par la contemplation de sa vie sur laquelle il incite le pécheur à régler la sienne. C'est la sainte méthode de Marie elle-même, qui se contente d'écouter son Fils en silence « et de garder toutes ces choses dans son cœur (2), de saint Bernard, qui atteignit par cet exercice à la perfection chrétienne : « Dès le commencement de ma conversion, a-t-il dit, je fis un bouquet de myrrhe des douleurs de mon Sauveur ; je mis ce bouquet sur mon cœur, pensant au fouet, aux épines et aux clous de la Passion. J'appliquai tout mon esprit à méditer tous les jours sur ces mystères (3). »

« Le savant, dit le P. de Montfort, trouve dans ces formules la doctrine la plus profonde, et les petits, les instruments les plus familiers (4). » C'est l'échelle de Jacob, qui a quinze échelons par lesquels on monte de lumière en lumière et arrive sans tromperie jusqu'à la plénitude de l'âge de Jésus-Christ (5).

A chacun des quinze degrés de cette ascension mystique, le fidèle, avant d'entamer la nouvelle grappe de dix *Ave*, fait une pause et s'absorbe dans l'un des mystères de la vie du Seigneur ; il fait une offrande particulière et demande la grâce d'une vertu. Voici les quinze Mystères selon leur division en trois parties. D'abord les cinq *Mystères Joyeux*, ainsi appelés à cause de la joie qu'ils ont donnée à tout l'univers : l'Annonciation, la Visitation, la Nativité, la Présentation au Temple, le Recouvrement de Jésus parmi les Docteurs.

Ensuite les cinq *Mystères Dououreux* qui nous représentent Jésus-Christ accablé de tristesse, couvert de plaies, chargé de tourments et d'opprobre : l'Agonie au Jardin des Olives, la Flagellation, le Couronnement d'épines, le Portement de la Croix, la Crucifixion et la Mort sur le Calvaire.

« Enfin les cinq *Mystères appelés glorieux*, parce que Jésus et Marie nous apparaissent dans leur triomphe : la Résurrection, l'Ascension, la Descente du Saint-Esprit sur les

(1) *Secret du Rosaire*, pp. 2, 11, 66.

(2) Luc II, 51.

(3) *Secret du Rosaire*, 73.

(4) *Id.*, 76.

(5) *Id.*, 78.

apôtres et l'Assomption de la Vierge, son Couronnement dans le ciel. Ce sont là, dit Montfort « les quinze fleurs odoriférantes du Rosier mystique sur lesquelles les âmes pieuses s'arrêtent comme de sages abeilles, pour en cueillir le suc admirable et en composer le miel d'une solide dévotion (1). »

Et voici, pour nous borner à cet exemple, les invocations que propose le Bienheureux au début et à la fin de chacune des cinq premières dizaines :

Mystères Joyeux.

Première dizaine : Nous vous offrons cette première dizaine, Seigneur Jésus, en l'honneur de votre Incarnation, et nous vous demandons par ce mystère et par l'intercession de votre sainte Mère une profonde humilité de cœur.

Un *Pater*, dix *Ave*, *Gloria Patri*...

Grâces du mystère de l'Incarnation, descendez dans mon âme et la rendez vraiment humble.

Deuxième dizaine : Nous vous offrons, Seigneur, cette deuxième dizaine en l'honneur de la Visitation de votre sainte Mère à sa cousine Elizabeth, et vous demandons par ce mystère et par l'intercession de Marie, une parfaite charité envers le prochain.

Un *Pater*, dix *Ave*, *Gloria Patri*...

Grâces du mystère de la Visitation, descendez dans mon âme et la rendez vraiment charitable.

Troisième dizaine : Nous vous offrons cette troisième dizaine, Enfant Jésus, en l'honneur de votre sainte Nativité, et nous vous demandons par ce mystère et par l'intercession de votre sainte Mère, le détachement des biens de ce monde, l'amour de la pauvreté et des pauvres.

Un *Pater*, dix *Ave*, *Gloria Patri*...

Grâces du mystère de la Nativité, descendez dans mon âme et la rendez pauvre d'esprit.

Quatrième dizaine : Nous vous offrons, Seigneur Jésus, cette quatrième dizaine en l'honneur de votre Présentation au temple par les mains de Marie, et nous vous demandons, par ce mystère, et par l'intercession de votre sainte Mère, le don de la sagesse et la pureté de cœur et de corps.

Un *Pater*, dix *Ave*, *Gloria Patri*...

Grâces du mystère de la Purification, descendez dans mon âme et la rendez vraiment sage et vraiment pure.

(1) *Secret du Rosaire*, 68.

Cinquième dizaine : Nous vous offrons, Seigneur Jésus, cette cinquième dizaine en l'honneur de votre Recouvrement par Marie au milieu des docteurs, et nous vous demandons, par ce mystère et par l'intercession de votre sainte Mère, notre conversion et celle des pécheurs hérétiques, schismatiques et idolâtres.

Un *Pater*, dix *Ave*, *Gloria Patri*...

Grâces du mystère du Recouvrement de Jésus au Temple, descendez dans mon âme et la convertissez véritablement (1).

« Dieu aime les assemblées », et Notre-Seigneur a promis à ses disciples d'être au milieu d'eux chaque fois qu'ils seraient deux ou trois réunis en son nom. Sur tout le territoire parcouru par ses missions, Grignon de Montfort établit des sociétés de fidèles qui survivent à son passage et qui maintiennent la persévérance à ses dévotions. La plus courante est la Confrérie du Rosaire, dont les membres psalmodient chaque jour suivant sa méthode les prières du chapelet. Dans les villes de garnison, à Dinan, à Bréat, à l'île d'Aix où il a prêché des retraites spéciales pour les soldats, il les retient dans des confréries de saint Michel, et c'est merveille de voir avec quelle facilité les rudes soudards abandonnent les mœurs des Grandes Compagnies pour se ranger sous la bannière de l'Archange, comment ils tiennent avec candeur le cierge et le crucifix et tournent leur fièvre guerrière contre les armes du Tentateur.

Bons chrétiens et bons français,
Ce qui les rend terribles...

Les Pénitents blancs et les Amis de la Croix s'interdisent rigoureusement les procès et les cabarets, s'obligent à des mortifications corporelles pour le rachat de l'âme des pécheurs et sortent quatre fois l'an, pieds nus, en robe blanche au long capuce, pour des processions solennelles. Enfin, dans bon nombre de paroisses, le prédicateur rassemble des jeunes filles pauvres ayant fait pour un an vœu de virginité ; elles paraissent à l'église la tête voilée et vêtues de blanc et sont vouées au culte de la Vierge dont elles portent la statue au cours des cérémonies.

Dans toutes les contrées jadis sauvages et désormais civilisées par sa parole, le Bienheureux plante ainsi des citadelles

(1) *Id.*, p. 148 et sq.

de l'Esprit Saint qu'il surveille de loin avec amour. Entre ces troupes et leur capitaine s'établit une correspondance suivie dont nous conservons quelques pages de choix. La plus célèbre est cette *Lettre circulaire aux Amis de la Croix*, qui est restée comme le bréviaire de la pénitence.

**

On s'égare étrangement quand on prétend juger les cantiques du P. de Montfort du point de vue de la littérature. Grignon de Montfort n'a absolument rien d'un homme de lettres dont les œuvres trouvent en elles-mêmes leur propre fin et ne visent qu'à atteindre la perfection dans leur genre. Cette conception de l'art pour l'art, il est vrai, n'est pas étrangère à son époque, c'est la règle des précieux rimant sur l'éventail d'une marquise, la religion de ces diseurs de rien dont les « tours et les contours » font les délices des gourmets délicats et de pensée vaine. Le mérite de leurs petits ouvrages réside dans la difficulté vaincue, dans l'imprévu de l'expression, dans la pointe, qu'ils confondent à tort avec l'esprit.

Grignon de Montfort n'ignore pas la vogue de ce badinage ; il en souffre comme d'une profanation. Dans une pièce sévère qu'il adresse « aux poètes du temps », il s'insurge contre leur charme frivole, serviteur de la sagesse mondaine. Innocents et même aimables en apparence, ils dissimulent sous leur fard le poison de l'impureté. Le missionnaire condamne leur jeu déplacé. La fonction des poètes n'est pas de nous divertir, mais d'employer leurs dons à notre salut. Pour lui, il use d'une autre méthode.

Voici mes vers et mes chansons,
S'ils ne sont pas beaux, ils sont bons.

N'y cherchez point l'esprit sublime,
Mais la vérité que j'exprime.

Il écrit des vers dès le Séminaire de Saint-Sulpice, mais jamais il ne lui vient l'idée d'en tirer gloire, de les montrer pour qu'on admire son inspiration et son talent. Sa vie est d'une unité parfaite. Tout y est subordonné, l'écrit comme la parole, à l'œuvre unique qu'il a entreprise et dont il ne détourne pas un grain. La poésie n'a pour lui aucun sens à moins d'être un moyen d'apostolat et l'auxiliaire de ses sermons. Ou plutôt, ses vers sont eux-mêmes et très exactement des sermons. Ils ne sont pas destinés à plaire, mais à instruire et à édifier. Que cette intention utilitaire puisse éton-

ner ou même déplaire, qu'on puisse même dénier à ces tirades didactiques le nom de poésie, l'auteur n'y contredit pas. Ce qui serait, au contraire, abusif, ce serait de leur appliquer les mesures de l'art pur que le Bienheureux ne cesse de récuser.

Je n'accorderai pas, pour ma part à certains panégyristes que les cantiques de Montfort sont des chefs-d'œuvre, à moins qu'il ne s'agisse de chefs-d'œuvre de pédagogie. Parmi les milliers de stances sortis de cette plume abondante, à peine si l'on en peut dégager quelqu'une de passable, comme celle-ci :

Venez, Père des lumières,
Venez, Dieu de Charité,
Formez en moi mes prières,
Montrez-moi la vérité.
Faites descendre en mon âme
Un charbon de votre feu
Qui la pénètre de flamme
Et la remplisse de Dieu.

(Invocation du Saint-Esprit).

Il est très rare qu'on puisse ainsi lire huit vers de suite sans rencontrer des pauvretés. Cet écrivain si viril et si vigoureux dans sa prose fait preuve d'une étonnante platilude quand il emploie le langage des vers. Cet accident est arrivé à quelques autres, à Bossuet par exemple. Voici le ton général de son style :

Que le monde
Et l'enfer gronde
Gloire en tous lieux
A la Reine des Cieux.
Vite, vite, prions-la tous
De calmer Dieu dans son juste courroux,
Vite, vite, ou bien saluons-la
En lui disant mille *Ave Maria*.

(Le Lérot intérieur).

Aux gens raffinés qui s'offenseraient d'une forme aussi maladroite, Grignon de Montfort répondrait que ces morceaux naïfs ne sont pas faits pour leurs oreilles. Comme il les destine à « des gens pour l'ordinaire simples et grossiers, il s'étudie moins à les faire beaux et polis qu'à les rendre dévots. Il consulte plus, en les composant, l'esprit de Dieu que les règles de l'art (1) ».

Les cantiques de Montfort sont des sermons par leurs sujets. Leur ensemble forme un vaste traité, une somme

(1) Grandet.

méthodique et à peu près complète où aucun chapitre de l'enseignement religieux n'est omis ou laissé dans l'ombre. Le classement en séries, déjà esquissé dans les quatre cahiers manuscrits laissés par l'auteur, dénote un plan préconçu, une volonté d'ordre que les éditions critiques n'ont pas eu de peine à préciser. C'est bien un long catéchisme de vingt-quatre mille vers qu'il a composé, parcourant dans toute son étendue le cycle du dogme et de l'ascèse, réplique plus méthodique encore de ses instructions en prose, où trouvent place tous les grands mystères de la foi, les sacrements et les vertus, tout ce qu'on doit souffrir, tout ce qu'on doit éviter (1) ». OEuvre encyclopédique et monumentale, tout à fait dans le goût de ces compilations énormes, compendium de toutes sciences, de ces *cymbalum mundi* composés par les érudits infatigables dans les ombres claustrales du moyen âge (2).

Le contenu de chaque pièce ainsi circonscrit, l'auteur adopte un plan que nous trouvons parfois rigoureusement tracé dans ses notes marginales et qu'il s'oblige à suivre à la lettre. Très probablement, c'est de là qu'il est parti comme du canevas dont il se servait pour ses prêches. « Il donne d'abord la définition de chaque chose, il marque les motifs qui nous engagent à pratiquer chaque vertu, il apporte les

(1) Grandet.

(2) Pour donner une idée de la vaste matière traitée par Montfort dans ses cantiques, nous indiquons ici leur classement, tel qu'il se présente dans l'excellente édition du P. Fr. Fradet (Paris 1919). *Utilité des Cantiques.*

Première partie. — *Les grands objets d'amour de notre âme :*

- 1° Dieu, ses perfections, ses bienfaits ;
- 2° L'Enfant-Dieu ;
- 3° La Croix ;
- 4° Jésus-Hostie ;
- 5° Le Sacré-Cœur de Jésus ;
- 6° La Très Sainte Vierge ;
- 7° Les Saints.

Deuxième partie. — *L'ascèse de notre âme :*

- 1° Les désirs de la Sagesse éternelle ;
- 2° Le traité du Mépris du monde ;
- 3° Le traité des Vertus.

Troisième partie. — *Le renouvellement de notre âme par la Mission.*

Quatrième partie. — *Quelques-uns de nos états :*

- 1° Les états consacrés à Dieu ;
- 2° Les états du monde ;
- 3° Les états d'affliction.

moyens qu'on doit prendre pour en venir à bout, les marques qui les font connaître et ce qui leur est le plus opposé (1). »

Il clôt le tout par une conclusion qui est une résolution ou une prière.

Un appareil si pesant nous éloigne beaucoup des procédés de la poésie lyrique. Mais il n'importe. Le missionnaire ne s'adresse pas à des lettrés dont il veut séduire le goût et briguer les suffrages. Il parle au petit peuple des villages pour le rallier à sa foi, pour l'entraîner à la pratique des vertus chrétiennes. Dans ce cas, il suffit de se faire comprendre et de toucher, et la singularité des expressions et des figures présenterait plus d'inconvénients que d'avantages. Le barde populaire prépare des couplets faciles à l'usage des simples, nourriture un peu grossière comme le pain bis qui sort du four de campagne, mais comme lui saine et réconfortante. Les malins pourront sourire de sa versification rudimentaire. Lui n'a cure de leurs railleries, puisque ses pauvres rimes remplissent à merveille la fonction qu'il leur a fixée.

On ne peut nier, en effet, que la chanson soit un puissant moyen de propagande qui dépasse de beaucoup l'écriture en efficacité. C'est une détente comme la marche, un

(1) Exemple. — En marge du cantique *La Sagesse du Silence*, on relève, dans le manuscrit les notes suivantes, de la main du Bienheureux, qui en fixent la composition : Excellence et définition du silence.

1^{er} point. — Le silence a victoire sur la langue et les maux qu'elle cause.

1^{er} motif. — La langue souille et tue.

2^e motif. — Elle allume le feu de l'enfer.

3^e motif. — Elle empoisonne.

4^e motif. — C'est un mal inquiet et un glaive à deux tranchants.

5^e motif. — L'université de tout péché. Dénombrement de ces péchés.

6^e motif. — Le silence fait éviter tous les maux de la langue.

7^e motif. — Et les malheurs des grands parleurs.

8^e motif. — Un grand causeur est comparé à peu de choses.

9^e motif. — Il est vaincu du démon.

10^e motif. — Il n'est point dirigé.

11^e motif. — Il se blesse lui-même.

12^e motif. — Il a son cœur dans sa bouche.

13^e motif. — Il ne fait aucun fruit.

14^e motif. — Il parle sans cesse et il est fou, scandaleux et ennuyeux.

2^e point. — *Excellence du silence.*

1^{er} motif. — C'est le séminaire des bonnes pensées, etc., etc...

On peut admettre, comme généralement dans les œuvres de Grignon de Montfort, que l'ordre est ici plus apparent que réel. Il nous suffit de souligner l'intention et la méthode.

délassement auquel le corps participe. Elle condense le sermon qu'on vient d'entendre en quelques lignes qui se retiennent, elle inscrit dans les mémoires, sous une forme accueillante, la leçon qui, sans elle, risquerait de s'évaporer. Elle surgit d'elle-même au cours des travaux et des loisirs, s'impose à la manière d'une habitude, voire d'une obsession, vole de bouche à oreille et d'une génération à l'autre chez un public qui ne pratique pas la lecture et pour qui tout enseignement et toute tradition sont oraux.

Que ces cantiques aient connu un succès profond et durable, il n'en faut point douter, puisque après plus de deux cents ans, on les chante encore dans les familles et dans les églises, mais cette vogue, répétons-le, ne tient nullement à leurs qualités littéraires (1).

Non pas que tout mérite d'art en soit absent, mais ceux que nous cherchons, nous ne les rencontrons que par hasard, parce que l'auteur, lui, ne les cherche pas et peut-être même il les fuit. Si nous voulons apprécier un chant à sa juste valeur, il faut tout d'abord ne pas détacher les paroles de la musique qui les supporte : ces deux éléments étant conçus l'un pour l'autre sont indissociables. Il faut ensuite considérer ces œuvres pour ce qu'elles sont : la mise en relief d'une idée ou d'un sentiment extrêmement simples par des moyens élémentaires mais puissants : le rythme, la répétition, l'antithèse, l'objurgation, l'exclamation. L'emploi des procédés raffinés dont nous nous régaloons à la lecture n'a que faire dans un art aussi primitif.

Grignon de Montfort fait parler Jésus (2) :

Il faut, chrétiens, m'écouter, ou le monde ;
 Choisissez l'un des deux.
 M'écoutez-vous ? Que chacun me réponde.
 J'enseigne à bien faire, moi.
 Le monde à mal faire.

(1) « La première chose que j'aie sue par cœur, écrit Chateaubriand, est un cantique de matelot commençant ainsi :

Je mets ma confiance,
 Vierge, en votre secours...

J'ai entendu depuis chanter ce cantique dans un naufrage. Je répète encore aujourd'hui ces méchantes rimes avec autant de plaisir que des vers d'Homère. (*Mémoires d'outre-tombe*, p. 53). »

Ce cantique est de G. de Montfort. C'est celui-là même que les Filles de la Sagesse chantèrent sur la fatale charrette au moment de la Terreur.

(2) Cantique 84 (La Condamnation du Monde).

Il faut, chrétiens, me croire, ou bien le monde ;
 Choisissez l'un des deux.
 Me croyez-vous ? Que chacun me réponde ;
 Jamais je ne trompe, Moi.
 Mais le monde trompe.

Il faut, chrétiens, me suivre, ou bien le monde ;
 Choisissez l'un des deux.
 Me suivez-vous ? Que chacun me réponde.
 Jamais je ne change, Moi.
 Mais le monde change.

Il faut, chrétiens, me servir, ou le monde ;
 Choisissez l'un des deux.
 Me servez-vous ? Que chacun me réponde ;
 Jamais je ne passe, Moi.
 Mais le monde passe.

Rien que de banal dans l'expression, tout l'effet est dans la disposition et le mouvement. Mais avec quelle violence ces strophes devaient-elles frapper l'auditeur ! Qu'on les compare aux stances de Rodrigue, dans le *Cid*. L'énergie cornélienne est tirée exactement des mêmes secrets et agit en nous sur les mêmes ressorts. Ici et là, c'est le ton interrogatif et exclamatif, c'est surtout le parallélisme des expressions qui détache le mot essentiel et le met soudain dans un vigoureux éclairage.

Dans le cantique que nous avons cité, comme dans beaucoup d'autres, le fidèle, ainsi atteint par un appel autoritaire et direct, n'est pas seulement invité à comprendre mais pressé d'entrer lui-même en action. Après chacun des couplets précédents, chacun des assistants répond pour son compte :

Je veux vous entendre, moi,
 Je veux vous entendre.

Moi je veux vous croire en tout,
 Moi, je veux vous croire.

On peut imaginer sur une foule émotive l'effet de ces exercices dramatiques, autrement saisissant qu'une lecture individuelle. D'autres procédés sont à l'avenant. Le peuple, qui a le goût des sensations fortes, trouve son compte dans les couleurs franches, dans le réalisme un peu cru des portraits et des personnages. Grignon de Montfort, on le sait, est prompt à l'indignation et refrène souvent avec peine son

penchant à la polémique. Ses descriptions ne sont pas sans quelque verve qui les apparente à celles des fabliaux :

Les demoiselles vêtues
De leurs habits d'arlequins
Se promènent dans les rues
Sur leurs petits brodequins.

Madame paraît enflée
D'un lourd et large manteau ;
Elle en gémit, accablée
Sous la mode du fardeau...

Monsieur l'abbé, je vous laisse
Vous déguiser, vous poudrer,
En voyant votre môlesse,
L'Eglise devrait pleurer... (1).

A côté de ces drôleries, des enluminures tragiques, qui sont, elles aussi, tout à fait dans le goût populaire, par exemple cet effroyable chemin de croix dont chaque stance est ponctuée par les deux vers d'un refrain funèbre qui devait retentir comme un glas au cœur des chrétiens épouvantés :

Allons tous dans le prétoire,
Le cœur touché de douleur,
Contempler le roi de gloire
Maltraité comme un voleur.

C'est pour nous, ô pécheurs,
Qu'il va souffrir ces douleurs.

Quatre bourreaux pleins de rage,
Comme des loups ravissants,
Lui tirent avec outrage
Tous ses pauvres vêtements.

C'est pour nous, ô pécheurs,
Qu'il endure ces douleurs. (2)

Grignion de Montfort n'est pas mélomane. Il n'a ni les moyens ni les loisirs de composer des airs nouveaux et il n'en voit pas la nécessité. N'y a-t-il pas, au contraire, grand bénéfice à se servir des airs connus, des airs les plus achalandés, parce que justement ils ont fourni la preuve de leur parfaite convenance au goût du public ? Si le peuple les a choisis, c'est qu'ils répondent le mieux à son tempérament, c'est qu'il reconnaît sa démarche dans la carrure et dans la fantaisie de leurs rythmes. Montfort n'a qu'à puiser dans le

(1) Cantique 81 (quatrième piège ; le luxe).

(2) Cantique 22 (pour le lundi).

sac à provisions. D'ailleurs, il est pressé et l'œuvre de salut qu'il projette ne peut attendre. Il se conduit à l'égard des chansons libertines comme il se conduit à l'égard du mauvais lieu, de l'étable qu'il occupe d'autorité et où il installe le tabernacle. Dans les deux cas, quelle excellente pédagogie ! Il tire vers Dieu les habitudes du monde, il ne les interrompt pas, il en détourne le cours et prend le diable à son propre piège. Les bonnes gens continueront à chanter : « Un canard déployait ses ailes » ou « Tu croyais, en aimant Colette » mais tout doucement, ils auront substitué aux paroles profanes des paroles sacrées, et avec les brunettes et petits airs tendres qui risquaient de les damner, ils travailleront avec allégresse à leur sanctification. Le tour ne manque ni de sel ni de témérité. Il faut avoir la candeur d'un saint pour écrire sans trembler, en tête d'un cantique sur le mépris du monde ou sur la Salutation Angélique, cette indication inattendue : « sur l'air de *Un chapeau de paille* ou de *Paie chopine, ma voisine* ». Là où les inquiets se brûlent à la flamme, Grignion la traverse sans mal avec l'intrépidité de la foi. L'expérience démontre, en effet, que la pureté peut se permettre toutes les audaces et qu'elle triomphe de tous les dangers. On a oublié dans les pays de l'Ouest les paroles malséantes, et la postérité a gardé sur les vieux airs les pieuses rimes du P. de Montfort.

**

Sur l'injonction de l'enchanteur malicieux, les petits démons folâtres ont célébré contre leur gré les louanges du Seigneur. Le pieux militant ne s'en tient pas à cette prouesse. Nous allons le voir, sans aucune gêne, prendre sur le mail la place du vendeur de sangsues et du diseur de bonne aventure. Laissons aux puristes leurs airs offensés. Si l'apostolat chrétien diffère essentiellement par son but de l'entreprise commerciale, il faut bien admettre, en effet, qu'agissant l'un et l'autre sur la même matière, ils peuvent se rencontrer dans l'emploi de certains moyens. Quiconque veut répandre, même gratis, la denrée spirituelle, doit connaître l'inévitable technique de la propagande pour toucher les éternels ressorts de l'âme humaine.

Il n'y a pas très longtemps, on voyait encore circuler dans nos campagnes un personnage singulier, coiffé d'un chapeau pointu et vêtu, comme un mage, d'une longue robe parsemée de lunes et d'étoiles. Arrêté sur la place du village, il attirait la populace par de bruyants appels de trompette ; avec des poses impressionnantes, il faisait défiler sous ses yeux, en grandes images d'Épinal, les faits divers de la saison, prin-

cipalement les grands crimes, découpés en tranches, depuis la préparation de l'attentat jusqu'à l'exécution capitale. En même temps, l'histoire était débitée, en vers mirlitonesques, sur l'air de Fualdès et, à la fin de la séance, les badauds se pressaient pour acheter la complainte.

Or, en Bretagne, au commencement du xvii^e siècle, un missionnaire insigne, Michel Le Nobletz, célèbre par ses conversions et par ses miracles, et décidé, comme il disait, à faire flèche de tout bois, n'avait pas dédaigné l'emploi de ce procédé primitif, dont il connaissait l'emprise sur les sentiments populaires. Armé d'une longue baguette blanche, il commentait, en langue bretonne, une série de tableaux peints en couleurs vives, curieusement disposés en rangs, en cases superposées, en échelles ou en cercles concentriques et qui résumaient toute l'instruction religieuse. Les uns rappelaient avec simplicité les principales scènes de la vie du Christ et celles de Notre-Dame, les paraboles de l'Évangile, le *Pater Noster*, le Saint-Sacrement. D'autres, plus mystérieux, s'intitulaient les Trois Arbres, le Chevalier errant, ou la Cité des Six-Refuges, et parlaient par allégories, à la manière des romans et des enluminures du moyen âge.

Grignon de Montfort avait certainement assisté à des démonstrations de ce genre, dont l'usage était passé du P. Le Nobletz à ses disciples, au P. Maunoir et peut-être à M. Leudiger. Il aurait été, d'ailleurs capable de les inventer. En tout cas, il comprit parfaitement le profit qu'on pouvait en tirer. Je ne sais s'il promenait dans ses tournées évangéliques l'histoire illustrée de Catherine la Perdue, précipitée en enfer pour avoir celé en confession un péché honteux, ou cette personification des sept péchés capitaux où la vanité, la gourmandise et la paresse se présentaient respectivement sous les traits du paon, du cochon et de l'escargot et qu'on voyait encore exposés, au milieu du siècle dernier, dans les missions de l'abbé Le Roux. Ce qui est sûr, c'est qu'il emportait avec lui de grandes images figurant les quinze mystères de la Sainte Vierge, joyeux, douloureux et glorieux et qu'il les expliquait soigneusement au peuple de l'Église (1).

Encore juge-t-il insuffisantes ces figurations inertes ; il y ajoute des tableaux vivants. En l'honneur des trente-trois années durant lesquelles Notre-Seigneur a vécu sur la terre, il fait marcher en rang trente-trois pauvres habillés pour la

(1) Dans la Règle manuscrite qu'il a écrite à l'usage des Prêtres-Missionnaires de la Compagnie de Marie, il leur prescrit d'expliquer les prières et les mystères du Rosaire, « soit par leurs paroles, soit par des peintures ou images qu'ils ont à cet effet ».

circonstance. Dans ses processions solennelles, on voit des troupes de vierges vêtues de blanc et de martyrs vêtus de rouge, les prophètes et les apôtres, des enfants qui portent les instruments de la Passion. Enfin on a de lui une sorte d'opéra liturgique qu'il appelle « dialogue en cantiques » et qu'il faisait certainement jouer, puisque, en regard du texte qu'il a composé, il indique avec précision les airs, empruntés aux chants populaires, les décors et tous les mouvements scéniques.

Le bon peuple enfant n'a pas changé depuis les jeux des Confrères de la Passion. Il est toujours gourmand de spectacles animés. Les mystères, interdits en 1548 par le Parlement de Paris, continuent à figurer en province au programme des réjouissances, en marge des assemblées et des pèlerinages. Grignon de Montfort s'empare, sans hésiter, de ce nouveau moyen d'éducation. La foule ne comprend vraiment bien que les scènes auxquelles elle participe et se trouve mêlée ; mais alors, quelle impression bouleversante ! Ces cœurs impétueux qui sanglotaient rien qu'en écoutant les sermons du Bon Père et qui, dans leur simplicité, distinguent malaisément la représentation du réel, quelle indescriptible émotion devait les transporter lorsque, pour ainsi dire, ils touchaient du doigt les tourments de l'Enfer et les délices du Paradis, montraient le poing au traître Judas, voyaient passer dans leurs voiles les saintes femmes, et Jésus lui-même comme si, pour leur parler, il était descendu du ciel.

« *L'âme abandonnée et délivrée du Purgatoire par les prières des pauvres et des enfants* », tel est le titre du court mystère de six cent cinquante vers composé par le Bienheureux.

Pour chanter ce dialogue d'une manière agréable à Dieu, édifiante au prochain et utile aux âmes du Purgatoire, il faut, dit l'auteur :

1°) Commencer par le *Veni Creator, Spiritus : Accende lumen sensibus* ; ensuite *Ave maris stella : Monstra te esse Matrem*.

2°) Il faut être vingt personnes, savoir :

Dieu le Père,
Dieu le Fils,
Dieu le Saint-Esprit,
La Sainte-Vierge,
L'Ange gardien
Le Démon

L'âme abandonnée
Quatre âmes souffrantes
Quatre âmes vivantes
Geneviève, Catherine
Agnès, Françoise
Armelle.

Sans compter les anges qui entourent le trône de Dieu, ni les pauvres qui prieront tous d'une voix.

3°) Chaque personnage apprend par cœur ses cantiques, les chante posément et s'exercera dans les cérémonies qu'il faudra apporter (?). On préparera cinq chaises, dont celle du milieu sera plus élevée que les autres, et les acteurs seront placés à peu près de cette façon :

(Suit un petit dessin de la main de l'auteur), qui ne néglige rien, on le voit, pour une exécution minutieuse.)

L'action, certes, manque de mouvement et le style n'est pas toujours relevé. Mais la ferveur en est touchante. L'appel des âmes enchaînées dans les souffrances du Purgatoire alterne, d'une manière à la vérité assez monotone, avec les réponses et l'intercession des vivants compatissants :

L'Ame abandonnée :

Vous vous divertissez
Vous vivez à votre aise,
Et vous me délaissez
Dedans cette fournaise.
Vous mettez mon argent
En de folles dépenses,
En pouvant aisément
Soulager mes souffrances.

Agnès :

O Bon Dieu, jetez les yeux
Sur cette âme malheureuse,
Percez ce lieu ténébreux
D'une lumière amoureuse.
Doux Jésus tirez-la des feux
Et la placez dans les cieux.

L'Ame abandonnée :

Mon âme, dans ce lieu,
S'élançait à Dieu sans cesse,
Et sans cesse ce Dieu,
La repousse et rabaisse.
Dieu me fait entrevoir
Ses beautés souveraines,
Et c'est en ce miroir
Que s'augmentent mes peines.
Car, pour voir un moment
Ces beautés infinies,
Je voudrais justement
Consacrer mille vies.

Dieu le Père, Dieu le Saint-Esprit, tour à tour implorés, demeurent inflexibles.

Dieu le Père :

Aucune miséricorde
Puisque son règne est passé,
Je ne veux pas qu'on m'aborde
Qu'on ne m'ait tout bien payé.

Je suis le Dieu des vengeances,
Voici mon propre séjour,
C'est en ce lieu de souffrances
Que je commande à mon tour.

Souffre, pauvre créature,
Je n'ai point pitié de toi,
Car tu n'es pas assez pure
Pour être digne de moi.

Je t'aime, il est vrai, je t'aime
Comme mon propre portrait,
Mais ta laideur est extrême
Ton péché t'a tout défait.

Jésus, quoique tout amour, remet aussi son pardon. Alors les pauvres font avancer leurs supplications, victorieusement cette fois, car ils ont l'assistance de Marie :

O très doux Jésus, levez-vous,
Car le pauvre vous prie.
Il oppose à votre courroux
Votre Mère Marie.
Par son sein qui vous a porté,
Par ses douces mamelles,
Montrez au ciel votre beauté
A ses âmes fidèles.

C'en est fait. Le Fils ne peut résister à sa Sainte Mère. Il obtient du Père le pardon. L'âme délivrée entonne un chant de reconnaissance et d'allégresse tandis que le démon déconfit grince des dents et que les humbles bénissent le Seigneur.

Dans les dernières années de sa vie, Grignion de Montfort imagine un autre « jeu » plus farouche encore, plus suggestif et plus singulier. Pour acteurs, seulement deux prêtres et lui-même, et tout le drame réduit presque entièrement en gestes et en soupirs. C'est ce qu'il appelle *l'exercice de la bonne mort*. Trois jours entiers ont été passés en préparatifs, comme d'un trépas imminent. Maintenant, le spectateur atterré assiste aux transes mimées de l'agonie, contemple les grimaces affreuses du mourant, entend ses halètements et ses plaintes, le voit se débattre entre Satan, qui vient ravir sa proie, et le Bon Ange, qui l'excite au suprême repentir. Effrayant tableau capable de guérir à tout jamais les âmes simples de leur habituelle frivolité. Des scènes funèbres qu'elles avaient chassées surgissent à leur mémoire, et de crainte qu'elles n'en fassent pas à elles-mêmes une suffisante application, voici que des cantiques s'élèvent, composés à son intention par l'implacable prédicateur. « Ce qui m'arrive, leur dit le mourant, vous arrivera demain peut-être.

*Tu me suivras, c'est une vérité
Que dans quelques moments viendra l'éternité.*

Le monde va finir pour toi, ta vie va s'éteindre. Es-tu sûr de l'avoir bien employée? Comment te présenteras-tu devant le tribunal de Dieu? Écoute, c'est ton propre glas qui sonne. Hâte-toi. Sois pur. »

Eloquence cordiale des sermons populaires, offices et prières en commun, chants alternés des cantiques et psalmodie du chapelet, processions coulant dans les champs comme des ruisseaux de lumière, prise de possession du territoire par la croix plantée au milieu des génuflexions, évocation du Christ par le geste et par l'image, entrée fulgurante de la vie surnaturelle dans les âmes. Et puis, au comble de l'exaltation mystique, dans le sillon fraîchement creusé par la foudre, la semence aussitôt lancée des résolutions et des vœux, la germination des confréries, l'enracinement des pieuses habitudes, dont la bonne odeur va pénétrer tous les recoins de la vie domestique. Quel sens pratique chez ce contemplatif, quelle merveilleuse connaissance des besoins de la terre chez ce séraphin, dont la face semble toujours tournée vers le ciel!

Nous n'avons parlé jusqu'ici que des moyens naturels d'édification; leur puissance est déjà prodigieuse. Qu'un pauvre soutanier sans sou ni maille, avec les seules armes de la charité, retourne en quelques semaines l'opinion d'une contrée, entraîne des foules dans son sillage, suscite un élan d'amour qu'un siècle entier n'a pas amorti, il y a là quelque chose qui dépasse les comportements ordinaires de la logique. Nous avons fait la part de son éloquence persuasive, de son art naïvement adroit qui repose sur sa profonde connaissance du peuple et sur un abandon total aux mouvements de son cœur. Nous n'avons rien dit de l'aide qu'il reçoit de la surnature. Mais comment tracer avec certitude une frontière entre ces domaines?

Pour Grignon — il le répète à satiété, car il est d'une humilité profonde — il se croit moins qu'une ombre, le dernier des pécheurs et des criminels. Ce qu'il apporte ne vient pas de lui. Il n'est que le messager, le héraut d'un plus grand qui l'a désigné en vertu de desseins insondables et incompréhensibles. Sa fonction n'est que d'obéir, de se tenir ouvert à l'inspiration qui descend d'En-Haut, de se prêter à la visitation par un dépouillement complet, une soumission absolue, une imitation docile du parfait modèle.

Nous savons, sans qu'ils le disent ni le croient, combien un tel effacement représente chez les saints de mérite héroïque. Nous devinons ce qu'il faut de courage pour répondre à

l'appel de l'Esprit, à ses exigences terribles, pour se maintenir sans tomber dans cet envol, pour porter en main ce tonnerre. S'il ne nous est pas possible de délimiter chez eux la part respective de la liberté humaine et celle de la prédestination, la première est grande, nous pouvons l'affirmer; elle force notre admiration et notre respect. Et c'est assurément dans la mesure où s'accroît la sainteté que le secours providentiel devient plus abondant et plus sensible.

Les auditeurs du missionnaire breton ont perçu chez lui, sans nul doute, cette présence invisible. Partout où il apparaît il laisse l'impression d'un personnage à demi céleste, et de ce fait, sans y prendre garde, il fait surgir autour de lui l'extraordinaire. L'envahissement de cette âme par l'Esprit-Saint, qui ressemble à une possession divine, entraîne avec elle le don de la divine Sagesse. « Celle-ci, nous dit Salomon, communique à ceux qu'elle aime la science la plus secrète des choses de la nature; elle connaît le passé, conjecture l'avenir, pénètre les discours subtils et résout les énigmes (1). » Elle prête encore à ses élus, quand elle le désire, la disposition du miracle, pour les sauver du danger, déjouer les embûches de l'ennemi ou faire éclater à tous les regards la puissance de Dieu.

A mesure que Grignon de Montfort avance dans la voie béatifique, on voit se multiplier, avec une rapidité foudroyante, ces signes étranges qui répandent chez le peuple l'admiration et la crainte et qui le désignent clairement comme le messager de Dieu. Il sait lire dans les consciences et y découvrir les intentions les plus obscures; comme le chien sur les traces du gibier, il flaire autour de lui la présence du mal ou de la vertu; il touche au front le passant qui deviendra son disciple. Dans une église de Saint-Brieuc, il appelle par leurs noms deux jeunes filles inconnues et leur prédit qu'elles deviendront religieuses. Et parfois il obtient de la nature qu'elle souligne d'une illustration concrète le précepte qu'il veut enseigner. La tradition raconte qu'il reçut à Vallet la confession d'une pénitente qui omit volontairement trois péchés, dont l'aveu lui était particulièrement pénible. Le P. de Montfort lui donna à laver un mouchoir qui avait trois taches, et lui recommanda instamment de lui rapporter cet objet parfaitement immaculé. La pauvre femme eut beau faire, elle ne put venir à bout de le blanchir. De retour au confessionnal, elle comprit que le saint missionnaire avait voulu lui faire entendre, par ce prodige, que ces taches étaient la figure des trois péchés qu'elle voulait tenir cachés; elle en fit l'aveu

(1) Livre de la Sagesse VIII, 8.

contrit. Alors le Bienheureux lui ordonna d'aller de nouveau laver le linge à la fontaine, et cette fois les mystérieuses taches disparurent (1).

Les compagnons du saint prêtre ont assisté souvent à ses ravissements et à ses extases ; son visage revêt alors un insoutenable éclat. Et en divers lieux, à Landémont, à la Garnache, à la Séguinière, à Roussay, des témoins émerveillés, en passant le long d'un jardin, en regardant par le trou d'une serrure, l'ont surpris en compagnie d'une belle dame toute blanche et suspendue dans les airs : La Reine même du Ciel qui venait parler à son serviteur.

On rapporte de lui maintes guérisons miraculeuses, dont voici peut-être la plus touchante : Il avait pris depuis peu à son service un jeune homme qu'il appelait frère Pierre. Celui-ci, lors de la mission de Vertou, tomba si gravement malade que l'un des prêtres se disposa à lui administrer l'Extrême-Onction. Le Bienheureux, l'ayant approché, engagea avec lui ce dialogue évangélique :

« — Où est votre mal, mon fils ?

« — Père, dans tout mon corps.

« — Prenez ma main.

« — C'est impossible.

« — Tournez-vous de mon côté.

« — Je ne puis faire un mouvement.

« — Pierre, avez-vous la foi ?

« — Oui, mon Père.

« — Voulez-vous m'obéir ?

« — De tout mon cœur.

« — Je vous commande, au nom du Christ, de vous lever dans une heure et de nous servir à table. »

Il était dix heures et demie du matin. A onze heures et demie, le jeune homme, debout, servait les missionnaires, et répétait à tout venant que le Seigneur l'avait guéri (2).

La foi du petit frère ressemble à celle du centenier, et voici qui rappelle la multiplication des pains à Bethesda. M. des Bastières raconte qu'accompagnant le Bienheureux dans ses missions, il leur arriva de s'arrêter dans des paroisses si misérables qu'ils eurent plus de deux cents pauvres à nourrir sans disposer eux-mêmes d'aucun moyen. Grignon, averti par son confrère, ne se troublait point et déclarait simplement : « La Providence y pourvoira. » « Sur son ordre, dit M. des Bastières, je faisais asseoir tous ces affamés autour de la table, fort mortifié de n'avoir rien à mettre dessus et je les retenais

(1) Cf. Quérard III, 50.

(2) Fait rapporté par M. des Bastières.

par une petite lecture. J'allais ensuite à la maison où logeaient les missionnaires, et j'y trouvais alors, avec surprise, une grande quantité de pains et d'autres provisions, venues on ne sait d'où, de quoi donner double portion ce jour-là. Pareille chose arriva cinq ou six fois à ma connaissance. »

La vie de Grignon de Montfort est ainsi tissée de belles histoires, dignes de former un appendice à la *Légende dorée*. A Saint-Christophe, il trouve un jour la fille de son ami, le sacristain, occupée à pétrir la pâte qu'elle destine au four.

« — Ma fille, lui dit-il, avant de faire un ouvrage, songez-vous à l'offrir à Dieu ?

« — Je le fais bien quelquefois, mon Père, mais il m'arrive de l'oublier.

« — N'y manquez jamais, dit le missionnaire.

« Et, joignant l'exemple à la parole, il s'agenouille, prie, bénit la huche d'un signe de croix. Puis, il s'éloigne.

« Le brassage achevé, le four rempli par les pains, la mère demande s'il reste par hasard un peu de pâte. O merveille ! il en reste encore de quoi faire deux fournées, quoiqu'une seule ait été préparée. Quand le sacristain reconnaissant va porter une des tourtes rondes à son bienfaiteur, celui-ci l'accueille par ces paroles :

« — Eh bien, maître Cantin, vous apportez de votre bien à la Providence. C'est ainsi qu'il faut faire. Elle a été libérale envers vous. Il est juste que vous le soyez envers les pauvres. »

La même puissance tutélaire qui répand ainsi, par les mains de l'apôtre, les fleurs de sa charité, sait aussi, quand il le faut, lui confier l'arme de justice qui punit les forfaits, brise les projets criminels et trouble, par la crainte, les âmes inaccessibles à l'amour.

A Sallertane, les portes de l'église barricadée par des meneurs s'ouvrent d'elles-mêmes pour livrer passage à l'apôtre. A Esnandes, on montrait encore, à la fin du siècle dernier, des pans de murs qu'on appelait la maison maudite. C'était celle du cabaretier Morcaut. Ayant insulté la procession par des propos sacrilèges, il fut subitement frappé de paralysie et mourut peu de temps après, misérablement, ainsi que toute sa famille.

Le succès des missions fut éclatant. Des foules entières, venues de toutes les paroisses voisines, ont attendu, sous le soleil ou sous la pluie, le tour de confessionnal, sont demeurées dans l'église depuis la pointe du jour jusqu'à la dernière prédication nocturne, sans penser à boire ni à manger. Dans certains endroits, dix mille personnes ont suivi la procession générale, et au départ du missionnaire, c'est toute une population qui lui a fait escorte pendant cinq ou six lieues. Les

fidèles, soulevés par l'enthousiasme, accomplissent, sans aucun salaire, des travaux cyclopéens. Subitement, les chapelles s'élèvent, ainsi que des croix et des calvaires, des sociétés hospitalières et charitables s'établissent, partout s'organise l'enseignement du catéchisme. Cent cinquante ans après le passage du P. de Montfort, rares étaient les villages de Bretagne et de Vendée ayant perdu l'usage du rosaire dit en commun, les foyers où l'on eût oublié ses cantiques et où à la place d'honneur ne figurassent pas ses images.

**

Il va sans dire que le démon, si vaillamment pris à la gorge par son adversaire, ne se laisse pas terrasser sans combat. Le Bienheureux, d'ailleurs, ne redoute pas la lutte : trop de calme et de complaisance dès l'abord le déconcerte même et lui paraît de mauvais augure. « Pas de croix, soupire-t-il : quelle croix ! » Mais les croix manquent rarement à leur soupirant. Si la victoire couronne, en fin de compte, l'effort de ses missions, elles débutent rarement par des sourires et des accolades. Le plus souvent, il pénètre dans une paroisse comme le gladiateur dans l'arène, à peu près seul, aidé par de frêles appuis ; les supérieurs sont incertains, les compagnons timides et prêts à lâcher pied au premier signe de défaillance.

Les presbytères ne se livrent pas sans réserve à l'irruption de cet ouragan purificateur. Pour quelques-uns, qui le souhaitent, le plus grand nombre préféreraient l'éloigner. Les curés aiment leurs commodités, ils ont pris des modes de vie tranquille, assurés vis-à-vis de leurs ouailles par une indulgence tacite et réciproque, qui facilite singulièrement leur ministère. Certains rappels évangéliques troubleraient beaucoup leur sérénité.

Quelquefois, comme à la Chevrolrière, il arrive que le recteur (1), après s'être opposé de son mieux à la venue du saint homme, prenne, à son arrivée, la tête de l'opposition. Cet étrange abbé, n'ayant qu'imparfaitement réussi à détourner les fidèles des sermons du missionnaire, entre un jour dans le chœur en aube et surplis et prend la parole en ces termes : « Mes chers paroissiens, étant votre pasteur, je me vois obligé de vous avertir que vous perdez votre temps en venant ici, on ne vous apprend que des bagatelles. Vous feriez beaucoup mieux de rester chez vous, pour y travailler à gagner votre

(1) On désigne encore par ce nom les curés en Bretagne.

vie et celle de vos enfants. C'est à quoi je vous exhorte très fortement. »

Les jours suivants, il enrôle, avec son vicaire, les chena-pans du village, qui criblent de pierres le prédicateur à sa sortie de l'église, le traitant de charlatan, d'imposteur, de perturbateur de la paix publique, de détresseur des pauvres et lui promettent, s'il ne détale, de nouvelles persécutions.

Les dévotes se mêlent de l'affaire. L'une d'elles, « remplie de l'esprit des ténèbres », et qu'on avait subornée, dénonce Montfort à l'autorité épiscopale, comme le plus grand hypocrite de la terre, séducteur du menu peuple, agissant par avarice, homme aux mœurs corrompues qui l'avait sollicitée au mal dans le tribunal de la pénitence !

On sait déjà de quelle manière surprenante le saint prêtre répond à ces diffamations. Au départ de la Chevrolrière, il va trouver le prêtre indigne, le prend tendrement dans ses bras, et lui promet de prier pour lui tous les jours de sa vie. Comme son Maître, il ne vient pas pour les justes mais pour les pécheurs. M. des Bastières, un jour, à travers la cloison qui les sépare, l'entend murmurer cette prière : « Seigneur, pardonnez, s'il vous plaît, à mes ennemis ; ne leur imputez pas ce qu'ils font et ce qu'ils disent contre moi. Seigneur, convertissez tous les pécheurs de cette paroisse ; faites-leur à tous miséricorde ; punissez-moi, chargez-moi tant qu'il vous plaira, je le mérite ; mais, de grâce, épargnez-les. »

L'opposition la plus véhémement contre l'homme de Dieu vient nécessairement des esclaves de l'orgueil et de la chair, gênés dans l'exercice de leurs vices et des trafiquants qui arrosent et font croître, pour en tirer fortune, la végétation luxurriante des sept péchés capitaux. L'auberge, la plupart du temps, leur sert de quartier général ; elle revêt la majesté d'un temple païen, rival de celui du Seigneur, où le comptoir tient lieu d'autel et où l'on dédie à Bacchus les cantiques et les libations. Le patron et sa clientèle alertés apprêtent tout un attirail de combat ; des tables de jeux sont dressées comme des barricades sur le parcours des processions ; des fenêtres transformées en postes de guet, partent des huées, des éclats de rire et des projectiles. Par endroits, la dispute, qui tourne à l'émeute, entraîne des voies de faits. A Saint-Christophe-en-Lignerou, un inconnu se jette sur le missionnaire et le soufflette : « Laissez, dit celui-ci, il sera bientôt à moi, » et, en effet, la prédication se réalise. A Bréal, un énergumène brandit sa hache et menace de le décapiter. A Sallertane, deux demoiselles de haut rang, prenant à leur compte certaines remontrances, vont se plaindre à leur mère, qui frappe le prédicateur à coups de canne. A Roussay, c'est tout un drame, dont l'épi-

logue est miraculeux. Le seigneur du lieu, se croyant visé avec sa famille, par un sermon dirigé contre le luxe, fait saisir Grignon de Montfort, qui est enfermé, par son ordre, dans la prison du district. Le lendemain, quand on veut s'assurer de sa présence, le prisonnier a disparu, malgré les portes solidement verrouillées : à la même heure, il prêche, sans embarras, dans l'église de la paroisse.

Nous verrons, par la suite, d'autres attentats et d'autres prodiges. Mais l'hostilité ne vient pas seulement des habitants, dérangés dans leur conduite, elle part de plus haut et de plus loin. Elle vient du jansénisme ou du calvinisme, des clercs ignorants ou jaloux, des intendants, des gouverneurs militaires, des vicaires généraux et des évêques. C'est l'histoire de cette lutte qu'il nous reste maintenant à raconter.

VIII

BRETAGNE

CHRONOLOGIE : *Missions avec M. Leudiger (février-sept. 1707). L'ermitage de Saint-Lazare et les missions dans le diocèse de Saint-Malo (oct. 1707 à fin 1708). Nantes, missions en Basse-Bretagne ; le drame de Pontchâteau (fin 1708-sept. 1710). Interruption des missions, les inondations de Nantes (sept. 1710-mai 1711).*

Nous avons laissé Grignon de Montfort, après ses voyages d'intercession à Rome et au Mont-Saint-Michel, recommencer seul l'évangélisation de la Haute-Bretagne. En février 1707, il entre en rapports avec M. Leudiger. Depuis longtemps, il se sentait attiré vers le missionnaire, dont on lui vantait les exploits apostoliques et qui jouissait dans toute la province d'un grand renom de sainteté. Il avait rêvé, sur les bancs de Saint-Sulpice, de faire sous sa bannière ses premières armes, et il l'aurait choisi pour chef si M. Leschassier ne l'avait détourné de cette aventure. L'association retardée ne présente plus maintenant des conditions aussi favorables. Avec l'âge, le maître s'est durci dans ses habitudes, il pousse jusqu'à la raideur la sévérité de ses règlements. Grignon a désormais trop d'expérience et de maturité pour être un élève. Dans le petit groupe qui travaille en commun, il s'efforcera de tenir humblement sa place, mais ses originalités inconscientes indisposent le directeur et font naître chez ses condisciples une croissante jalousie. Ensemble, ils visitent une partie du diocèse de Saint-Malo (Beaulou, Le Verger, Merdignac, Saint-Suliac, Becherel), puis de là, passent au diocèse de Saint-Brieuc. Une page des souvenirs de Chateaubriand nous aide à imaginer le caractère de cette contrée : « Durant quatre mortelles lieues, écrit-il, nous n'aperçûmes que des bruyères